

PARC NATIONAL DE BANFF

Canada grandeur nature

Ah l'Alberta, temple des sables bitumineux, du pétrole, des plaines céréalières, des charnues forêts de résineux, des montagnes et des lacs, sanctuaire des dinosaures, domicile officiel des extrêmes, de la chaleur et du froid. Source des rêves, ceux du géographe autant que de l'amateur de grands espaces.

Le parc national de Banff, niché dans les premières - mais déjà spectaculaires - ondulations de la chaîne des montagnes Rocheuses, qui courent et s'élèvent de l'Alaska jusqu'au Mexique, semble en être devenu le porte-drapeau canadien. A juste titre. Ses 6641 km², acquis en 1902, distillent son contenu comme un parfum mystérieux mélangeant saveurs alpines et gigantisme sauvage. En son centre, du moins humainement, la bien nommée ville de Banff. Une petite station hébergeant 8000 âmes et réputée pour ses restaurants, ses boutiques d'artisanats et ses chocolateries, mais avant tout point de départ - ou de rencontres - des randonneurs du monde entier. Le site en lui-même donnant un sérieux avant-goût des féeries à venir. En acceptant bien sûr de subir l'instabilité climatique chronique, qui prend un malin plaisir à vous plonger sous les flocons dix minutes après vous avoir baigné d'un ardent soleil d'été. J'en ai fait l'intrigante expérience, en ce début juin 2008... l'effet est garanti.

Une montée au sommet du Mont Sulphur tout proche s'impose pour prendre possession des lieux. Pas en téléphérique. Trop facile. Mais à pieds. Une tempête de neige et 800 mètres de dénivelé plus tard, le point de vue sur les vallées devient saisissant... quand la brume glacée se décide à s'extirper. Ne reste plus qu'à redescendre.

Quelques dizaines de kilomètres plus au nord, Lake Louise, dans son décor majestueux au pied du glacier Victoria, arbore son célèbre château - en réalité un hôtel de luxe, construit sous sa forme actuelle au début du XX^{ème} siècle - à la pointe orientale d'un lac couleur ciel, d'une transparence sans égale et d'une beauté résolument fidèle aux cartes postales. Comme l'ensemble de ses homologues, lac Moraine, Agnès, Bow et Peyto, aux teintes si vives et parfois si laiteuses malgré leur clarté qu'il est difficile d'en croire ses yeux. D'ailleurs je n'arrive toujours pas à y croire. Le lac Moraine, blotti au fond d'un cirque montagneux, vertical, semble vouloir attirer tous les regards par sa mise en scène, dramatique ou impressionnante selon l'humeur.

Sur la route de Jasper, le lac Peyto, quant à lui, demeure indescriptible tant sa découverte laisse pantois. Ses courbes parfaites bordées de forêts d'un vert intense se plaisent à le soulever au-delà du paysage, dégageant une réalité si stupéfiante que l'on pourrait penser à un trucage géant. Sous le soleil, ou sous les nuages, les reflets des lacs changent, s'amuse, la palette des bleus aussi. Chaque minute s'offre une renaissance.

Parcourant les kilomètres et accumulant les expériences sauvages, limant des sentiers presque abandonnés, longeant les canyons et les rivières, je prends conscience de mon privilège. Entre la rencontre du troisième type avec un coyote (si, si !), le copinage involontaire avec 7 ours noirs et 2 grizzlis, la vingtaine de face-à-face impromptus avec les cervidés au détour d'un chemin, les traversées quotidiennes de mouflons des montagnes et les hurlements de loups déchirant le silence, me voilà rassasié. En théorie. Parce qu'on en veut toujours plus. Le passage au petit matin de la Icefield Pass, qui venait d'accueillir un joli manteau neigeux, donnait à mon épopée un je ne sais quoi d'aventure que je fis mienne en crapahutant - malgré l'interdiction - sur le glacier voisin d'Athabasca en compagnie de joyeux mexicains.

Je repense aussi à ces petits-déjeuners d'été au coin du feu, dans un fauteuil en cuir, à lire le *Rocky Mountain Outlook*, avant de partir chaque jour à la conquête de l'ouest. Alors oui, en ce mois de juin le plus froid depuis 20 ans en Alberta, j'ai subi les assauts des tempêtes, de grêle, de pluie ou de neige, encaissé le vent glacial et les disgrâces des écarts de températures, mais je suis heureux. Heureux de ce bonheur absolu d'avoir vécu un temps deux vies en une...

Gérald GRESSARD